GENESIS
Hammersmith Odeon (29/3)

La situation permettait toutes les conjectures : le groupe n'avait pas fait un seul concert depuis près de deux ans, et chez Genesis habitué à une annuelle et interminable tournée mondiale, cela prenait une gravité toute particulière. Genesis est un groupe actif, ce n'est pas comme le Floyd une de ces entreprises pour lesquelles l'enregistrement d'un disque ou la préparation d'un concert s'accompagne des souffrances d'un accouchement difficile et qui ne perdurent qu'au su des milliards qu'elles drainent. Tous les signes avant-coureurs de la dissolution s'accumulaient : Phil, dont on nous disait qu'il traversait une crise personnelle qui l'empêchait de travailler avec Genesis, s'esbaudissait au sein de Brand X, alors que ses deux compères jouaient en même temps à prouver qu'ils avaient été l'âme d'un groupe révolu.

Les professions de foi sonnaient encore faux quand sortit « Duke », qui commença à remettre les choses à leur place. La densité et le ton du disque ne permettaient aucun doute : aucun des arguments des trois compagnons pour justifier le silence de Genesis ne pouvait être mis en cause, et l'on redécouvrait ce qui depuis « A Trick Of The Tail » avait pris l'éclat d'une évidence, à savoir que si Roger Waters est Pink Foyd, si Ian Anderson est Jethro Tull, si Jimmy Page est Led Zeppelin, si Zappa est soi-même, chez Genesis ils sont NECESSAIREMENT TROIS. Et à l'intérieur de ce triangle, toutes les configurations sont possibles.

Il fallut attendre l'autre semaine à Londres, pour avoir la fracassante démonstration que ce groupe que l'on croyait mourant n'avait jamais cessé de vibrer au plus profond de chacun de ses membres, que non seulement il n'avait pas vieilli, mais qu'il sortait de la tourmente avec une puissance et un regain de jeunesse inespérés.

Sur scène, toutes les caractéristiques qui démarquaient « Duke » des plus récentes productions du groupe et le rattachent plutôt à l'esthétique et à la violence de « The Lamb Lies Down On Broadway » se retrouvent accentuées à l'extrême. La violence est omniprésente dans la forme comme dans le choix du répertoire. Genesis a gommé de celui-ci les neuf dixième des ballades; il ne reste guère que le début de « Carpet Crawler » ou l'épisode « Guide Vocal » de la longue suite de « Duke » (qui n'est pas vraiment une gentillesse) qui puissent encore être classés dans cette catégorie. « Say It's Allwright Joe » semble revisité par le fantôme d'un Tom Waits, quant aux obligées « Ripples » ou « Follow Me Follow You », elles ont pris un sérieux coup de chiffon. Phil Collins évite les moments les plus intimes ou les plus déchirants de « Duke » (« Misunderstanding » et surtout « Please Don't Ask »), et tout le reste possède cette stature et cette force monolithique des pierres dressées de Stonehenge. Pour la première fois depuis des années, Genesis refait significativement le détour par « The Lamb... » qu'il pourrait rejouer entier avec un sang neuf et dont il se contente, en plus de « Carpet Crawler », d'extraire une formidable version de « In The Cage ». Et le début du concert est un discret et ambigu clin d'œil à Margaret Thatcher pour ses démêlés avec le Marché Commun : « Selling England By The Pound », et l'accent mis immédiatement après sur les derniers vers de « Carpet Crawler » répétés ad infinitum, « you've got to get in to get out ! ».

Tous les tempi sont accélérés à l'extrême sous le martellement constant de Andrew Stetson, avec lequel Phil Collins fait d'époustouflantes démonstrations de synchronisation. Les passages à deux batterie sont tout bonnement énormes et renversants. Il y a entre Darryl Stuermer et Tony Banks (qui a effacé de son jeu tout ce qui n'était pas immédiatement tendu vers l'efficacité), une parfaite complicité. Quant à Rutherford, barbu et tout de jaune serin vêtu, il sourit ! Mais c'est de nouveau Collins qui imprime son énergie à la machine : plus seulement comme batteur, plus seulement comme chanteur, mais enfin comme un formidable showman libéré de tous complexes, en particulier des ombres laissées derrière lui par le départ de Peter Gabriel. Il faut dire que ce soir-là le public se prêtait aux démonstrations les plus périlleuses, reprenant seul et comme un seul homme couplets et refrains de « Ripples », frappant des mains à deux, trois et quatre temps, se laissant proprement « orchestrer » par cette boule de nerfs et de chaleur humaine qui avec lui ressuscitait la notion de « fan ».

Reste à espérer que, pendant les huit mois qui nous séparent de la venue du groupe, son énergie, sa hargne, sa violence et son intensité n'auront trouvé aucune occasion de s'émousser. – J.-M. B.



PETER GABRIEL
Hammersmith Odeon Londres (11/3)

Dès l'extinction des feux, une ovation monstrueuse ; puis d'autres feux épars apparaissent et convergent vers la scène, torches brandies par des hommes-grenouilles olympiens : l'archange et ses musiciens. Implacable tension, ponctuée par un rythme obsédant, qui culminera sur les nouveaux morceaux et que Peter désamorcera avec tact par des parlottes introductives... Tension, fascination, le papier et l'encre ne rendront rien de l'éclat fabuleux du spectacle, cristallisé autour de l'album à venir, livré dans son intégralité (y compris le bizarro-hit single « Games Without Frontiers »), équilibré par une savante dose d'« antiquités », dont chaque première note déclenche la clameur d'un public acquis, réceptif même s'il est peut-être dépassé par l'ampleur du déluge, finalement comblé par son idole : ce spasme énergétique concrétisé, cerveau danseur agité de mille pieds, rayonnant d'un magnétisme quasi surnaturel et qui pourtant ne vient que de lui. Le groupe est étrangement cohérent, souple basse (Tony Levin) et batterie cognée (Jerry Marotta), synthés agiles (Larry Fast) et guitare-couperet, tenue par le Vibrator John Ellis, très incisif. Peter Pan s'identifie à ses homme, et pas seulement de façon vestimentaire : il en tire la substance et en est l'excroissance, le prolongement miraculeux, le terminal rageur... on en perd le contrôle, parfois... Un électro-choc, mais de douce violence, coupé de massages familiers, magnifié par un light-show complètement intégré à la matière sonore. Du Grand Art. Après, quand les feux se rallumèrent, consumant nos rêves d'éternité, arriva le flux fatal, l'adieu intime au sang et à la chair, qui n'était bien sûr qu'un au revoir. – F.G.

Genesis



(Robert Ellis)